

### Séquence 1 : L'hommage filial, entre biographie et autobiographie

Objet(s) d'étude, perspectives et orientations principales	<p><b>Objet</b> : le biographique</p> <p><b>Problématique</b> : le statut indéfini des textes qui rendent un hommage posthume à une figure parentale : entre biographie et autobiographie, entre roman et récit de vie... Pourquoi écrire un hommage filial ? Quel (s) rôle(s) joue ce lien filial dans l'émergence de l'écriture ?</p>
<b>Lectures analytiques</b>	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Gabrielle-Sidonie <b>Colette</b> <i>Le point du jour</i> (1928)</li> <li>2. Albert <b>Cohen</b> <i>Le livre de ma mère</i> (1954)</li> <li>3. Annie <b>Ernaux</b> <i>Une femme</i> (1987)</li> <li>4. Charles <b>Juliet</b> <i>Lambeaux</i> (1995)</li> <li>5. Martin <b>Winckler</b> <i>Plumes d'Ange</i> (2003)</li> </ol>
Lectures cursives et documents complémentaires	<p><b>Activités complémentaires</b> :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- comparaison entre l'extrait de <i>La naissance du jour</i> de Colette et une lettre authentique de sa mère</li> <li>- chaque élève choisit obligatoirement <b>une</b> oeuvre parmi les 5 mentionnées ci-dessus et en fait une <b>lecture intégrale</b> dont il rend compte par écrit ou oralement.</li> </ul>

### Séquence 2 : Lecture intégrale de *La promesse de l'aube*, Romain Gary (Edition Folio N°373)

Objet(s) d'étude, perspectives et orientations principales	<p><b>Objet</b> : la biographique</p> <p><b>Problématique</b> : comment l'autobiographe reconstitue son destin, en mettant l'accent sur des personnages et des épisodes déterminants. Perspective complémentaire : le registre de l'ironie et ses fonctions dans l'autobiographie</p>
<b>Lectures analytiques</b> (passages examinés en cours)	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. p. 15 à 17 de « je l'ai vue descendre » à « ou de soumission »</li> <li>2. p. 38-39 « Faut pas lui dire...en vrais diamants »</li> <li>3. p. 173-174 « Un jour...déjà fusillé »</li> <li>4. p.303-305 « Ce fut alors.....ou on ne l'est pas »</li> <li>5. p. 314-315 « Vingt ans ...quelque talent »</li> </ol>
Lectures et activités complémentaires	<p>Thèmes de recherche et exposés :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>■ le narrateur et les femmes dans l'ensemble du récit. Proposez une typologie des personnages féminins.</li> <li>■ Le titre et le texte. La polysémie du titre à travers les différentes reprises dans le récit du motif de l'aube</li> <li>■ le regard critique sur soi-même dans le récit</li> </ul> <p>Document complémentaire : Extrait de la biographie de Romain Gary par Dominique BONA</p>

### Séquence 3 : Etude d'un conte philosophique : *Micromégas* de Voltaire

**Objets** : l'apologue / Un mouvement culturel : les Lumières

**Problématique** : par quels moyens un récit de fiction peut-il être mis au service d'idées philosophiques et scientifiques ?

	<i>Extraits examinés en lecture analytique</i>	<i>Travaux de recherche documentaire associés aux textes :</i>
1	Chapitre I, de « Quant à son esprit... » à « ...comme l'on dit »	Qu'est-ce qu'un philosophe au XVIII <sup>ème</sup> siècle ? Recherche documentaire et constitution d'une fiche synthétique
2	Chapitre III, du début à « ... un petit-maître du pays. »	Qu'est-ce qu'un apologue, quelles en sont les formes variées ? Qu'est-ce qu'un conte philosophique pour Voltaire ?
3	Chapitre IV, du début à « des gens de non sens qui l'habitent »	L'idée de relativité (ou plutôt relativisme) au XVIII <sup>ème</sup> siècle : formes littéraires et fonctions ?
4	Chapitre V, du début à « un pouce en hauteur »	La démarche scientifique dans le texte Analyse d'image : une gravure de Vidal illustrant la séquence
5	Chapitre VII, de « L'animal de Sirius..; » à la fin du conte	Voltaire et la métaphysique, enquête documentaire et application à <u>Micromégas</u>

### Séquence 4 : le dialogue philosophique, une pensée en mouvement ?

Objet(s) d'étude, perspectives et orientations principales	<p><b>Objet</b> : le dialogue / un mouvement culturel : les Lumières</p> <p><b>Problématique</b> : quelle dynamique apporte à l'argumentation la forme dialoguée ? Le dialogue philosophique est-il une mise en scène du débat d'idées ?</p> <p><b>Perspective dominante</b> : l'argumentation et ses effets sur le destinataire.</p>
Lectures analytiques	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. <b>Voltaire</b> <i>Dictionnaire philosophique</i>, article Liberté de penser (1765)</li> <li>2. <b>Diderot</b> <i>Entretien entre Diderot et d'Alembert</i> (1769)</li> <li>3. <b>Diderot</b> <i>Lettre sur le commerce de la librairie</i> (1781)</li> <li>4. <b>Sade</b> dialogue entre un prêtre et un moribond (1782)</li> <li>5. <b>Tardieu</b> Monsieur interroge Monsieur, <i>Le fleuve caché</i> (1950)</li> </ol>
Lectures complémentaires	<p><b>Platon</b> <i>Hippias (aux origines du dialogue philosophique)</i></p> <p><b>Goldoni</b> <i>Les jumeaux vénitiens</i> acte I scène 18 et acte II sc.12 (argumenter dans le dialogue théâtral)</p>

### Séquence 5 : Etude d'une œuvre théâtrale, *Caligula* d'Albert Camus

Objet(s) d'étude, perspectives et orientations principales	<p><b>Objet</b> : le théâtre, texte et représentation</p> <p><b>Problématiques</b> : Comment représenter un tyran sur scène ? Comment mettre en scène un débat d'idées ?</p> <p>Perspective complémentaire : argumenter au théâtre</p>
<b>Lectures analytiques</b> (passages examinés en cours)	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Acte I scène 1 (entière)</li> <li>2. Acte I scène 4, de « – Hélicon ! » à « Cela est vrai. »</li> <li>3. Acte I scène 8, du début à « ...je commencerai par toi »</li> <li>4. Acte I scène 11, de début à « ... ne sont pas heureux »</li> <li>5. Acte IV scène finale (entière)</li> </ol>
Lectures et activités complémentaires	<ul style="list-style-type: none"> <li>■ Lecture intégrale obligatoire : <i>Ubu roi</i> d'Alfred Jarry</li> <li>Extrait du <i>Mythe de Sisyphé</i>, Albert Camus (manuel p. 297)</li> <li>Exposé sur la comparaison entre le personnage historique de Caligula (chez Suétone) et le personnage présenté par Camus dans sa pièce</li> <li>■ Extraits en vidéo :             <ul style="list-style-type: none"> <li>■ <i>Arlequin serviteur de deux maîtres</i> Goldoni</li> <li>■ <i>Ubu roi</i> Jarry (création vidéo de JC Averty)</li> <li>■ <i>Le roi se meurt</i> Ionesco</li> </ul> </li> </ul>

### Séquence 6 : Approche d'un recueil poétique du XX<sup>ème</sup> siècle

**Le fleuve caché de Jean Tardieu** (édition poésie/Gallimard )

Objet(s) d'étude, perspectives et orientations principales	<p><b>Objet</b> : la poésie</p> <p><b>Problématique</b> : quelle expression poétique Tardieu donne-t-il aux questions métaphysiques ?</p>
<b>Lectures analytiques</b> (Poèmes abordés en cours)	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Les erreurs (p. 125)</li> <li>2. Le bon citoyen de l'univers (p. 134-135)</li> <li>3. Métamorphoses (p. 145-146)</li> <li>4. Les difficultés essentielles (p.116)</li> <li>5. L'homme qui n'y comprend rien (p.172-174)</li> <li>6. Choix individuel* noté ici par l'élève de façon manuscrite : .....</li> </ol> <p>.....</p>
Lectures et activités complémentaires	<ul style="list-style-type: none"> <li>■ Réflexion collective et propositions sur le défi suivant : comment pourrait-on mettre en scène les poèmes de la section <i>Monsieur monsieur</i> ?</li> <li>■ Après un « parcours libre » dans l'anthologie procurée par Jacques Roubaud <i>128 poèmes en langue française d'Apollinaire à mai 68</i>, chaque élève choisit personnellement un texte poétique et le présente à la classe.</li> </ul>

Les textes de Jean Tardieu sont extraits du recueil *Le fleuve caché* (Gallimard Poésie)  
 Les autres poèmes sont extraits de l'anthologie de Jacques Roubaud *128 poèmes composés en langue française de Guillaume Apollinaire à 1968*. **Cette anthologie est**

disponible en « séries » au CDI du lycée Vaucanson, et donc à la disposition des examinateurs/trices

Elèves	Titres	Auteurs
Barré Pierre-Alexandre	<i>Conseils donnés par une sorcière</i>	Jean Tardieu (p.132)
Beigneux David	<i>La bonne vie</i>	Roger-Gilbert Lecomte
Bénard Nicolas	<i>Conseils donnés par une sorcière</i>	Jean Tardieu (p.132)
Benoit Marie	<i>Le traquenard</i>	Jean Tardieu (p.139)
Besnard Agathe	<i>Avis</i>	Paul Eluard
Bietry Alexandre	<i>L'instant fatal</i>	Raymond Queneau
Boileau Vincent	<i>Le tombeau de Monsieur Monsieur</i>	Jean Tardieu (118)
Chomienne Vincent	<i>Trois générations</i>	Paul Valet
Coulon Martial	<i>Le traquenard</i>	Jean Tardieu (p.139)
Daguy Maxence	<i>Le pont Mirabeau</i>	Guillaume Apollinaire
Daniel Vincent	<i>Etude de pronoms</i>	Jean Tardieu (162)
Darde Sylvain	<i>Solipsisme</i>	Jean Tardieu (129)
David Alexandre	<i>Pour un art poétique</i>	Raymond Queneau
Dubarry Thibault	<i>Ce qui n'est pas</i>	Jean Tardieu (155)
Dugrais Olivier	<i>Réveil</i>	Blaise Cendrars
Frogier Cyril	<i>La pendule</i>	Raymond Queneau
Garnier Etienne	<i>Responsable</i>	Jean Tardieu (92)
Gelez Antonin	<i>Je m'embrouille</i>	Jean Tardieu (141)
Gennetay Marie-Claire	<i>Sois tranquille</i>	Philippe Jaccottet
Mazé Lionel	<i>Le dilemme</i>	Jean Tardieu (144)
Patat Lucie	<i>Je m'embrouille</i>	Jean Tardieu (141)
Prossaird Damien	<i>La bonne vie</i>	Roger-Gilbert Lecomte
Rabé Célia	<i>Le syllogisme</i>	Jean Tardieu (147)
Ribot Julien	<i>Le jeune homme et la mer</i>	Jean Tardieu (232)
Scherer Jonathan	<i>L'espace</i>	Jean Tardieu
Soucaille Pierre	<i>Couvre-feu</i>	Paul Eluard
Tessier Fanny	<i>Sommeil sans fin</i>	Jean Tardieu (98)
Vernon Gillian	<i>L'espace</i>	Jean Tardieu
Veyrinas Kevin	<i>Le bonbon</i>	Robert Desnos
Villien Sylvain	<i>Avis</i>	Paul Eluard

**Séquence 1 : L'hommage filial, entre biographie et autobiographie**

« *Monsieur,*

*Vous me demandez de venir passer une huitaine de jours chez vous, c'est-à-dire auprès de ma fille que j'adore. Vous qui vivez auprès d'elle, vous savez combien je la vois rarement, combien sa présence m'enchanté, et je suis touchée que vous m'invitez à venir la voir. Pourtant, je n'accepterai pas votre aimable invitation, du moins pas maintenant. Voici pourquoi : mon cactus rose va probablement fleurir. C'est une plante très rare, que l'on m'a donnée, et qui, m'a-t-on dit, ne fleurit que sous nos climats tous les quatre ans. Or, je suis déjà une très vieille femme, et, si je m'absentais pendant que mon cactus rose va fleurir, je suis certaine de ne pas le voir refleurir une autre fois...*

*Veillez donc accepter, Monsieur, avec mon remerciement sincère, l'expression de mes sentiments distingués et de mon regret. »*

Ce billet, signé « Sidonie Colette, née Landoy », fut écrit par ma mère à l'un de mes maris, le second. L'année d'après, elle mourait, âgée de soixante-dix-sept ans.

Au cours des heures où je me sens inférieure à tout ce qui m'entoure, menacée par ma propre médiocrité, effrayée de découvrir qu'un muscle perd sa vigueur, un désir sa force, une douleur la trempe affilée de son tranchant, je puis pourtant me redresser et me dire : « je suis la fille de celle qui écrivit cette lettre, - cette lettre et tant d'autres, que j'ai gardées. Celle-ci, en dix lignes, m'enseigne qu'à soixante-seize ans elle projetait et entreprenait des voyages, mais que l'éclosion possible, l'attente d'une fleur tropicale suspendait tout et faisait silence même dans son cœur destiné à l'amour. Je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. Je suis la fille d'une femme qui, vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut sous la neige fouettée de vent crier de porte en porte, chez les riches, qu'un enfant, près d'un être indigent, venait de naître sans langes, nu sur de défaillantes mains nues... Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleur, une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclore, infatigablement, pendant trois quarts de siècle... »

Maintenant que je me défais peu à peu et que dans le miroir peu à peu je lui ressemble, je doute que, revenant, elle me reconnaisse pour sa fille, malgré la ressemblance de nos traits... A moins qu'elle ne revienne quand le jour point à peine, et qu'elle ne me surprenne debout, aux aguets sur un monde endormi, éveillée, comme elle fut, comme souvent je suis, avant tous...

Avant presque tous, ô ma chaste et sereine revenante ; mais je ne pourrais te montrer ni le tablier bleu chargé de la provende des poules, ni le sécateur, ni le seau de bois... Debout avant presque tous, mais sur un seuil marqué d'un pas nocturne, mais demi-nue dans un manteau palpitant hâtivement endossé, mais les bras tremblants de passion et protégeant -ô honte, ô cachez-moi- une ombre d'homme, si mince...

« Ecarte-toi, laisse que je voie, me dirait ma très chère revenante... Ah ! N'est-ce pas mon cactus rose qui me survit, et que tu embrasses ? Qu'il a singulièrement grandi et changé ! ... Mais, en interrogeant ton visage, ma

fille, je le reconnais. Je le reconnais à ta fièvre, à ton attente, au dévouement de tes mains ouvertes, au battement de ton coeur et au cri que tu retiens, au jour levant qui t'entoure, oui, je reconnais, je revendique tout cela. Demeure, ne te cache pas, et qu'on vous laisse tous deux en repos, toi et lui que tu embrasses, car il est bien, en vérité, mon cactus rose, qui veut enfin fleurir. »

Sidonie-Gabrielle COLETTE *La naissance du jour* (Flammarion, 1928)

-----

### Séquence 1 : L'hommage filial, entre biographie et autobiographie

Un jour, il te vient le désir d'entreprendre un récit où tu parlerais de tes deux mères

l'esseulée et la vaillante  
l'étouffée et la valeureuse  
la jetée-dans-la-fosse et la toute-donnée.

Leurs destins ne se sont jamais croisés, mais l'une par le vide créé, l'autre par son inlassable présence, elles n'ont pas cessé de t'entourer, te protéger, te tenir dans l'orbe de leur douce lumière.

Dire ce que tu leur dois. Entretenir leur mémoire. Leur exprimer ton amour. Montrer tout ce qu'elles ont passé en toi.

Puis relater ton parcours, cette aventure de la quête de soi dans laquelle tu as été contraint de t'engager. Tenter d'élucider d'où t'est venu ce besoin d'écrire. Narrer les rencontres, faits et événements qui t'ont marqué en profondeur et ont plus tard alimenté tes écrits.

Ce récit aura pour titre *Lambeaux*. Mais après en avoir rédigé une vingtaine de pages, tu dois l'abandonner. Il remue en toi trop de choses pour que tu puisses le poursuivre. Si tu parviens un jour à le mener à terme, il sera la preuve que tu as réussi à t'affranchir de ton histoire, à gagner ton autonomie.

Ni l'une ni l'autre de tes deux mères n'a eu accès à la parole. Du moins cette parole qui permet de se dire, se délivrer, se faire exister dans les mots. Parce que ces mêmes mots se refusaient à toi et que tu ne savais pas t'exprimer, tu as dû longuement lutter pour conquérir le langage. Et si tu as mené ce combat avec une telle obstination, il te plaît de penser que ce fut autant pour elles que pour toi.

Tu songes de temps à autres à *Lambeaux*. Tu as la vague idée qu'en l'écrivant, tu les tireras de la tombe. Leur donneras la parole. Formuleras ce qu'elles ont toujours tu.

Lorsqu'elles se lèvent en toi, que tu leur parles, tu vois s'avancer à leur suite la cohorte des bâillonnés, des mutiques, des exilés des mots

ceux et celles qui ne sont jamais remis de leur enfance

ceux et celles qui s'acharnent à se punir de n'avoir jamais été aimés  
ceux et celles qui crèvent de se mépriser et de se haïr  
ceux et celles qui n'ont jamais pu parler parce qu'ils n'ont jamais été écoutés  
ceux et celles qui ont été gravement humiliés et portent au flanc une plaie ouverte

ceux et celles qui étouffent de ces mots rentrés pourrissant dans leur gorge  
ceux et celles qui n'ont jamais pu surmonter une fondamentale détresse

Charles JULIET *Lambeaux* (1995)

-----  
**Séquence 1 : L'hommage filial, entre biographie et autobiographie**

Amour de ma mère. Jamais plus je n'irai, dans les nuits, frapper à sa porte pour qu'elle tienne compagnie à mes insomnies. Avec la légèreté cruelle des fils, je frappais à deux heures ou trois heures du matin et toujours elle répondait, réveillée en sursaut, qu'elle ne dormait pas, que je ne l'avais pas réveillée. Elle se levait aussitôt et venait en peignoir, trébuchante de sommeil, me proposer son cher attirail maternel, un lait de poule ou même de la pâte d'amandes. Faire de la pâte d'amandes à trois heures du matin pour son fils, quoi de plus naturel ? Ou bien, elle proposait un bon petit café au lait bien chaud que nous boirions gentiment ensemble en causant infiniment. Elle ne trouvait rien de déraisonnable à boire du café avec moi, au pied de mon lit, à trois heures du matin, et à me raconter jusqu'à l'aube d'anciennes disputes familiales, sujet en lequel elle était experte et passionnée.

Plus de mère pour rester près de moi jusqu'à ce que je m'endorme. Le soir, en me couchant, je mets quelquefois une chaise près de mon lit pour me tenir compagnie. Faute de mère, on se contente de chaise. Le milliardaire de l'amour est devenu clochard. Si tu as une insomnie, une de ces nuits, débrouille-toi tout seul, mon ami, et surtout ne frappe à aucune porte. Et si tu te remaries avec cette brune qui t'a plu l'autre jour, garde-toi de frapper à sa porte à trois heures du matin. Tu serais bien reçu. « J'entends que l'on respecte mon sommeil », te dirait-elle, les yeux glacés et le menton carré. Amour de ma mère, à nul autre pareil. Oui, je sais que je ressasse et remâche et me répète. Ainsi est la ruminante douleur aux mandibules en veule mouvement perpétuel. Ainsi je me venge de la vie en rabâchant, le coeur peu gaillard, la bonté de ma mère enfouie.

Amour de ma mère, jamais plus. Elle est en son définitif berceau, la bienfaitrice, la douce dispensatrice. Jamais plus elle ne sera là pour me gronder si je me fais des idées. Jamais plus là pour me nourrir, pour me donner vie chaque jour, pour me mettre au monde chaque jour. Jamais plus là pour me tenir compagnie pendant que je me rase ou que je mange, me surveillant, passive mais attentive sentinelle, tâchant de deviner si j'aime vraiment ces losanges aux noix qu'elle m'a préparés. Jamais plus elle ne me dira de manger moins vite. J'adorais être traité en enfant par elle.

Jamais plus, ses courts sommeils subits de vieillissante cardiaque en son

fauteuil, et lorsque je lui demandais si elle dormait, elle répondait toujours, brusquement réveillée, qu'elle avait seulement un peu fermé les yeux. Et elle se levait tout de suite pour servir, pour me proposer de manger plus tôt, et que sais-je, mon Dieu, tout le reste, toutes ses bontés. O Maman, ma jeunesse perdue. Complaintes, appels de ma jeunesse sur l'autre rive.

Albert COHEN *Le livre de ma mère* (1954)

-----

### Séquence 1 : L'hommage filial, entre biographie et autobiographie

Pendant les dix mois où j'ai écrit, je rêvais d'elle presque toutes les nuits. Une fois, j'étais couchée au milieu d'une rivière, entre deux eaux. De mon ventre, de mon sexe à nouveau lisse comme celui d'une petite fille partaient des plantes en filaments, qui flottaient, molles. Ce n'était pas seulement mon sexe, c'était aussi celui de ma mère.

Par moments, il me semble que je suis dans le temps où elle vivait encore à la maison, avant son départ pour l'hôpital. Fugitivement, tout en ayant clairement conscience de sa mort, je m'attends à la voir descendre l'escalier, s'installer avec sa boîte à couture dans la salle de séjour. Cette sensation, dans laquelle la présence illusoire de ma mère est plus forte que son absence réelle et sans doute la première forme de l'oubli.

J'ai relu les premières pages de ce livre. Stupeur de m'apercevoir que je ne me souvenais déjà plus de certains détails, l'employé de la morgue en train de téléphoner pendant que nous attendions, l'inscription au goudron sur le mur du supermarché.

Il y a quelques semaines, l'une de mes tantes m'a dit que ma mère et mon père, au début où ils se fréquentaient, avaient rendez-vous dans les cabinets, à l'usine. Maintenant que ma mère est morte, je voudrais n'apprendre rien de plus sur elle que ce que j'ai su pendant qu'elle vivait.

Son image tend à redevenir celle que je m'imagine avoir eue d'elle dans ma petite enfance, une ombre large et blanche au-dessus de moi.

Elle est morte huit jours avant Simone de Beauvoir.

Elle aimait donner à tous, plus que de recevoir. Est-ce qu'écrire n'est pas une façon de donner.

Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire. Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée.

Je n'entendrai plus sa voix. C'est elle, et ses paroles, ses mains, ses gestes, sa manière de vivre et de marcher, qui unissaient la femme que je suis à l'enfant que j'ai été. J'ai perdu le dernier lien avec le monde dont je suis issue.

dimanche 20 avril 86-26 février 87

-----

**Séquence 1 : L'hommage filial, entre biographie et autobiographie**

J'ai dû me rendre à l'évidence. Tant qu'il a vécu, Ange<sup>1</sup> a habité mon écriture. Depuis sa mort, il la hante. Alors même que j'écris envers et contre lui, je sais que l'écriture me vient de lui : il ne m'en a pas transmis le gène (je ne crois pas plus au gène de l'écriture qu'au gène de la médecine ou à celui du crime...), mais, je ne sais comment, il l'a, au fond de moi, mise en oeuvre. Lui-même, pourtant, a très peu écrit. En revanche, il m'a beaucoup parlé. Il m'a tant parlé que j'ai toujours trouvé « naturel » qu'un père parle à son enfant, avant de découvrir qu'il n'en allait pas de même pour tout le monde. Je n'ai pas à me plaindre : son amour m'a rendu fort ; l'attention qu'il me portait m'a gratifié ; sa parole, enveloppante et rassurante, m'a enveloppé et aidé à grandir. Il était un parent, un soignant exemplaires. J'avais donc tout pour être heureux. *Pourquoi, alors, me suis-je mis à (l') écrire ?*

La réponse, je ne l'apprendrai pas de sa bouche. Ange est mort il y a bientôt vingt ans, avant que je ne formule mes questions de manière aussi claire. Et, s'il avait vécu, aurait-il su me répondre ? J'en doute. Mais peut-être ne convient-il pas (ainsi qu'il aimait le formuler lui-même) de poser la question en ces termes.

Pour élucider l'empreinte qu'il eut sur moi, j'ai longtemps voulu remonter le temps et reconstituer sa vie. J'ai cru souhaitable de rassembler des documents, de retracer des itinéraires, de solliciter ceux de ses proches qui vivent encore et qui, pour beaucoup, brûlent de parler de lui. Jusqu'au jour où j'ai compris que ça ne suffirait pas. Ange ne se cache pas dans les archives, il ne se cache pas dans les paroles des survivants ou dans leurs souvenirs. J'ai beaucoup appris des uns et des autres, mais l'homme dont je cherche à dessiner les contours se tient, sous mes yeux, dans le miroir. Il est là, dans mes mains et mes gestes. J'entends sa voix quand je parle. Et surtout – je raconterai comment je l'ai découvert – il s'est livré dans ce que j'ai écrit. Allez ! J'ai trop tardé à le défier. Aujourd'hui, je dois faire face : c'est sa trace

---

1 Ange est le prénom du père de l'auteur, qui était médecin.

en moi qu'il me faut affronter.

Un combat contre l'Ange ? Je sais à quoi m'en tenir : de ces combats-là, on ne sort pas vainqueur. Mais je ne serai pas le seul à y laisser des plumes.

Martin WINCKLER *Plumes d'Ange* (2003)

-----

**Séquence 4 : le dialogue philosophique, une pensée en mouvement ?**

**LIBERTÉ DE PENSER**

Vers l'an 1707, temps où les Anglais gagnèrent la bataille de Saragosse, protégèrent le Portugal, et donnèrent pour quelque temps un roi à l'Espagne, milord Boldmind, officier général, qui avait été blessé, était aux eaux de Baréges. Il y rencontra le comte Médroso, qui, étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue et demie du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition; milord Boldmind n'était familier que dans la conversation : un jour, après boire, il eut avec Médroso cet entretien

[...]

Boldmind. — Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de christianisme?

Médroso. — Que voulez-vous dire? je ne vous entends point

Boldmind. — Je le crois bien. Je veux dire que si Tibère et les premiers empereurs avaient eu des jacobins qui eussent empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes et de l'encre; s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'empire romain de penser librement, il eût été impossible que les chrétiens établissent leurs dogmes. Si donc le christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé? Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas longtemps avant de conclure? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? Il y a cent religions sur la terre, qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes et impies; examinez donc ces dogmes

Médroso. — Comment puis-je les examiner? je ne suis pas jacobin

Boldmind. — Vous êtes homme, et cela suffit

Médroso. — Hélas! vous êtes bien plus homme que moi

Boldmind. — Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avec de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition; le saint-office vous a rogné les ailes; mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la géométrie peut l'apprendre; tout homme peut s'instruire: il est honteux de mettre son âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent; osez penser par vous-même

Médroso. — On dit que si tout le monde pensait par soi-même, ce serait une étrange confusion

Boldmind. — C'est tout le contraire. Quand on assiste à un spectacle, chacun en dit librement son avis, et la paix n'est point troublée; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poète voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les sifflets se feraient entendre, et les deux partis pourraient se jeter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits qui ont causé une partie des malheurs du monde. Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de

dire son avis

Médroso. — Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne, où personne ne peut dire le sien

Boldmind. — Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'est la tranquillité des galériens, qui rament en cadence et en silence

Médroso. — Vous croyez donc que mon âme est aux galères?

Boldmind. — Oui; et je voudrais la délivrer

Médroso. — Mais si je me trouve bien aux galères?

Boldmind. — En ce cas vous méritez d'y être

**VOLTAIRE** *Dictionnaire philosophique*, article *Liberté de penser* (1765)

-----

**Séquence 4 : le dialogue philosophique, une pensée en mouvement ?**

D'ALEMBERT.- J'avoue qu'un être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace ; un être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue ; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue ; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni ; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir ; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes ; un être dont je n'ai pas la moindre idée; un être d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. Mais d'autres obscurités attendent celui qui le rejette; car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

DIDEROT. - Pourquoi non ?

D'ALEMBERT. - Cela est dur à croire.

DIDEROT. - Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier.

D'ALEMBERT. - Je voudrais bien que vous me disiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

DIDEROT. - Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

D'ALEMBERT. - Mais l'un n'est pas l'autre.

DIDEROT. - Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte.

D'ALEMBERT. - Je ne vous entends pas.

DIDEROT. - Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile.

D'ALEMBERT. - Cette façon de voir est nouvelle.

DIDEROT. - Elle n'en est pas moins vraie. Ôtez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout à coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

D'ALEMBERT. - Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité ? Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte ? Une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression ; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante ; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

DIDEROT. - A merveille. Vous l'avez dit.

D'ALEMBERT. - Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte ; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

DIDEROT. - Il y a sans doute cette différence entre le bloc de marbre et le tissu de chair ; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

D'ALEMBERT. - Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organisation intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple

pour faire passer une force morte à l'état de force vive ; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour ; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

DIDEROT. - C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

D'ALEMBERT. - Et ce phénomène aussi commun, quel est-il, s'il vous plaît ?

DIDEROT. - Je vais vous le dire, puisque vous en voulez avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

D'ALEMBERT. - Toutes les fois que je mange !

DIDEROT. - Oui ; car en mangeant, que faites-vous ? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment ; vous l'assimilez avec vous-même ; vous en faites de la chair ; vous l'animalisez ; vous le rendez sensible ; et ce que vous exécutez sur un aliment, je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre.

D'ALEMBERT. - Et comment cela ?

DIDEROT. - Comment ? je le rendrai comestible.

D'ALEMBERT. - Rendre le marbre comestible, cela ne me paraît pas facile.

DIDEROT. - C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D'ALEMBERT. - Doucement, s'il vous plaît : c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez ou d'un autre...

DIDEROT. - Cela ne fait rien à Falconet ; la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de la considération présente, aucun de la considération à venir.

D'ALEMBERT. - Allons, pulvérisez donc.

DIDEROT. - Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à de l'humus ou terre végétale ; je les pétris bien ensemble ; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais ?

D'ALEMBERT. - Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

DIDEROT. - Non, mais il y a un moyen d'union, d'appropriation, entre l'humus et moi, un *latus*, comme vous dirait le chimiste.

D'ALEMBERT. - Et ce *latus*, c'est la plante ?

DIDEROT. - Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

D'ALEMBERT. - Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

DIDEROT. - Je fais donc de la chair, ou de l'âme comme dit ma fille, une matière activement sensible ; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup ; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense.

Denis Diderot *Entretien entre d'Alembert et Diderot* (1769)

**Séquence 4 : le dialogue philosophique, une pensée en mouvement ?**

La permission tacite, me direz-vous, n'est-elle pas une infraction de la loi générale qui défend de rien publier sans approbation expresse et sans autorité -Cela se peut, mais l'intérêt de la société exige cette infraction, et vous vous y résoudrez parce que toute votre rigidité sur ce point n'empêchera point le mal que vous craignez, et qu'elle vous ôterait le moyen de compenser ce mal par un bien qui dépend de vous -Quoi ! je permettrai l'impression, la distribution d'un ouvrage évidemment contraire à un culte national que je crois et que je respecte, et je consentirai le moins du monde qu'on insulte à celui que j'adore, en la présence duquel je baisse mon front tous les jours, qui me voit, qui m'entend, qui me jugera, qui me remettra sous les yeux cet ouvrage même -Oui, vous y consentirez; eh ! ce Dieu a bien consenti qu'il se fit, qu'il s'imprimât, il est venu parmi les hommes et il s'est laissé crucifier pour les hommes -Moi qui regarde les mœurs comme le fondement le plus sûr, peut-être le seul, du bonheur d'un peuple, le garant le plus évident de sa durée, je souffrirai qu'on répande des principes qui les attaquent, qui les flétrissent ? -Vous le souffrirez -J'abandonnerai à la discussion téméraire d'un fanatique, d'un enthousiaste, nos usages, nos lois, notre gouvernement, les objets de la terre les plus sacrés, la sécurité de mon souverain, le repos de mes concitoyens -Cela est dur, j'en conviens, mais vous en viendrez là, oui, vous en viendrez là tôt ou tard, avec le regret de ne l'avoir pas osé plus tôt.

Il ne s'agit pas ici, monsieur, de ce qui serait le mieux, il n'est pas question de ce que nous désirons tous les deux, mais de ce que vous pouvez, et nous disons l'un et l'autre du plus profond de notre âme: « Périissent, périissent à jamais les ouvrages qui tendent à rendre l'homme abruti, furieux, pervers, corrompu, méchant ! » Mais pouvez-vous empêcher qu'on écrive ? -Non. - Eh bien ! vous ne pouvez pas plus empêcher qu'un écrit ne s'imprime et ne devienne en peu de temps aussi commun et beaucoup plus recherché, vendu, lu, que si vous l'aviez tacitement permis.

Bordez, monsieur, toutes vos frontières de soldats, armez-les de baïonnettes pour repousser tous les livres dangereux qui se présenteront, et ces livres, pardonnez-moi l'expression, passeront entre leurs jambes ou sauteront par-dessus leurs têtes, et nous parviendront.

Citez-moi, je vous prie, un de ces ouvrages dangereux, proscrit, qui imprimé clandestinement chez l'étranger ou dans le royaume, n'ait été en moins de quatre mois aussi commun qu'un livre privilégié ? Quel livre plus contraire aux bonnes mœurs, à la religion, aux idées reçues de philosophie et d'administration, en un mot à tous les préjugés vulgaires, et par conséquent plus dangereux que les *Lettres persanes* ? que nous reste-t-il à faire de pis ? Cependant il y a cent éditions des *Lettres persanes* et il n'y a pas un écolier des Quatre Nations qui n'en trouve un exemplaire sur le quai pour ses douze sous. Qui est-ce qui n'a pas son *Juvénal* ou son *Pétrone* traduits ? Les réimpressions du *Décameron* de Boccace, des *Contes* de La Fontaine, des romans de Crébillon, ne sauraient se compter. Dans quelle bibliothèque publique ou particulière ne se trouvent pas les *Pensées* sur la comète, tout ce que Bayle a écrit, *L'Esprit des lois*, le livre *De l'esprit*, *L'Histoire des finances*, *L'Émile* de Rousseau, son *Héloïse*, son *Traité de l'inégalité des conditions*, et cent mille autres que je pourrais nommer ?

**Denis DIDEROT** *Lettre sur le commerce de la librairie*  
ou *Mémoire sur la liberté de la presse*, posthume, 1781

**Séquence 4 : le dialogue philosophique, une pensée en mouvement ?**

**Le prêtre** : Eh quoi, les prophéties, les miracles, les martyrs, tout cela ne sont pas des preuves ?

**Le moribond**: Comment veux-tu en bonne logique que je puisse recevoir comme preuve tout ce qui en a besoin soi-même ? Pour que la prophétie devînt preuve, il faudrait d'abord que j'eusse la certitude complète qu'elle a été faite; or cela étant consigné dans l'histoire, ne peut plus avoir pour moi d'autre force que tous les autres faits historiques, dont les trois

quarts sont fort douteux; si à cela j'ajoute encore l'apparence plus que vraisemblable qu'ils ne me sont transmis que par des historiens intéressés, je serai comme tu vois plus qu'en droit d'en douter. [...]

A l'égard de tes miracles, ils ne m'en imposent pas davantage. Tous les fourbes en ont fait, et tous les sots en ont cru; pour me persuader de la vérité d'un miracle, il faudrait que je fusse bien sûr que l'événement que vous appelez tel fût absolument contraire aux lois de la nature, car il n'y a que ce qui est hors d'elle qui puisse passer pour miracle, et qui la connaît assez pour oser affirmer que tel est précisément celui où elle est enfreinte? Il ne faut que deux choses pour accréditer un prétendu miracle, un bateleur et des femmelettes; va, ne cherche jamais d'autre origine aux tiens, tous les nouveaux sectateurs en ont fait, et ce qui est plus singulier, tous ont trouvé des imbéciles qui les ont crus. Ton Jésus n'a rien fait de plus singulier qu'Apollonius de Thyane, et personne pourtant ne s'avise de prendre celui-ci pour un dieu; quant à tes martyrs, ce sont bien assurément les plus débiles de tous tes arguments. Il ne faut que de l'enthousiasme et de la résistance pour en faire, et tant que la cause opposée m'en offrira autant que la tienne, je ne serai jamais suffisamment autorisé à en croire une meilleure que l'autre, mais très porté en revanche à les supposer toutes les deux pitoyables.

Ah! mon ami, s'il était vrai que le dieu que tu prêches existât, aurait-il besoin de miracles, de martyrs et de prophéties pour établir son empire, et si, comme tu le dis, le cœur de l'homme était son ouvrage, ne serait-ce pas là le sanctuaire qu'il aurait choisi pour sa loi? Cette loi égale, puisqu'elle émanerait d'un dieu juste, s'y trouverait d'une manière irrésistible également gravée dans tous, et d'un bout de l'univers à l'autre, tous les hommes se ressemblant par cet organe délicat et sensible se ressembleraient également par l'hommage qu'ils rendraient au dieu de qui ils le tiendraient, tous n'auraient qu'une façon de l'aimer, tous n'auraient qu'une façon de l'adorer ou de le servir et il leur deviendrait aussi impossible de méconnaître ce dieu que de résister au penchant de son culte. Que vois-je au lieu de cela dans l'univers, autant de dieux que de pays, autant de manières de servir ces dieux que de différentes têtes ou de différentes imaginations, et cette multiplicité d'opinions dans laquelle il m'est physiquement impossible de choisir serait selon toi l'ouvrage d'un dieu juste?

[...]

**Le prêtre:** Mais enfin, vous admettez bien quelque chose après cette vie, il est impossible que votre esprit ne se soit pas quelquefois plu à percer l'épaisseur des ténèbres du sort qui nous attend, et quel système peut l'avoir mieux satisfait que celui d'une multitude de peines pour celui qui vit mal et d'une éternité de récompenses pour celui qui vit bien?

**Le moribond:** Quel, mon ami? celui du néant; jamais il ne m'a effrayé, et je n'y voit rien que de consolant et de simple; tous les autres sont l'ouvrage de l'orgueil, celui-là seul l'est de la raison. D'ailleurs il n'est ni affreux ni absolu, ce néant. N'ai-je pas sous mes yeux l'exemple des générations et régénérations perpétuelles de la nature? Rien ne périt, mon ami, rien ne se détruit dans le monde; aujourd'hui homme, demain ver, après-demain mouche, n'est-ce pas toujours exister? Et pourquoi veux-tu que je sois récompensé de vertus auxquelles je n'ai nul mérite, ou puni de crimes dont je n'ai pas été le maître; peux-tu accorder la bonté de ton prétendu dieu avec ce système et peut-il avoir voulu me créer pour se donner le plaisir de me punir, et cela seulement en conséquence d'un choix dont il ne me laisse pas le maître?

[...]

**Le moribond:** Quel est l'homme au monde qui, voyant l'échafaud à côté du crime, le commettrait s'il était libre de ne pas le commettre? Nous sommes entraînés par une force irrésistible, et jamais un instant les maîtres de pouvoir nous déterminer pour autre chose que pour le côté vers lequel nous sommes inclinés. Il n'y a pas une seule vertu qui ne soit nécessaire à la nature et réversiblement, pas un seul crime dont elle n'ait besoin, et c'est dans le parfait équilibre qu'elle maintient des uns et des autres, que consiste toute sa science, mais pouvons-nous être coupables du côté dans lequel elle nous jette? Pas plus que ne l'est la guêpe qui vient darder son aiguillon dans ta peau.

**Le prêtre:** Ainsi donc, le plus grand de tous les crimes ne doit nous inspirer aucune frayeur?

**Le moribond:** Ce n'est pas là ce que je dis, il suffit que la loi le condamne, et que le

glaive de la justice le punisse, pour qu'il doive nous inspirer de l'éloignement ou de la terreur, mais, dès qu'il est malheureusement commis, il faut savoir prendre son parti, et ne pas se livrer au stérile remords; son effet est vain, puisqu'il n'a pas pu nous en préserver, nul, puisqu'il ne le répare pas; il est donc absurde de s'y livrer et plus absurde encore de craindre d'en être puni dans l'autre monde si nous sommes assez heureux que d'avoir échappé de l'être en celui-ci. A Dieu ne plaise que je veuille par là encourager au crime, il faut assurément l'éviter tant qu'on le peut, mais c'est par raison qu'il faut savoir le fuir, et non par de fausses craintes qui n'aboutissent à rien et dont l'effet est sitôt détruit dans une âme un peu ferme. La raison - mon ami, oui, la raison toute seule doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux, et notre cœur, que de contribuer à leur félicité, est la plus grande pour nous que la nature nous ait accordé sur la terre; toute la morale humaine est renfermée dans ce seul mot: *rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même* et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir.

Voilà, mon ami, voilà les seuls principes que nous devons suivre et il n'y a besoin ni de religion, ni de dieu pour goûter et admettre ceux-là, il n'est besoin que d'un bon cœur.

SADE *Dialogue entre un prêtre et un moribond* (1782)